

bove et bagouet rencontre au sommet

chantal aubry, *programme de meublé sommairement*, paris, théâtre de la ville - juin 1990.

Bove auteur-culte, Bagouet le chorégraphe des harmonies fragiles

Bove est ce qu'on appelle un auteur-culte. Il vécut peu, écrivit quelques livres limpides et tristes, puis disparut, s'effaçant derrière ce qu'il avait écrit. Bove, l'homme sans biographie, aurait aimé, probablement, cette façon qu'a Bagouet de s'occuper de certaines de ses œuvres. Une façon oblique, discrète, un air de ne pas y toucher, et l'expression est ici à prendre au pied de la lettre. Car, après **mes amis**, court roman mis en scène pour ce magnifique comédien qu'est Gérard Guillaumat, voici quelques années au TNP, le chorégraphe des harmonies fragiles renouvelle l'expérience. Mais avec **meublé sommairement**, le pari est encore plus hardi, il ne lui suffit plus de porter à la scène un texte non-théâtral, cette fois il le « chorégraphie ».

Des partenaires à sa mesure, Nelly Borgeaud, Raymond Boni, Geneviève Sorin

L'entreprise est singulière. Elle requiert des partenaires à sa mesure. D'abord la comédienne Nelly Borgeaud, diseuse de texte incomparable, et incomparablement douée de mouvement. Et puis Alain Neddham, assistant dramaturge tout en douceur et en justesse. Et aussi Raymond Boni, guitariste, inventeur de musiques vagabondes, avec Geneviève Sorin, personnage de la danse, où elle excelle, à l'accordéon. Compagne du musicien, amie de toujours du chorégraphe, elle est le chaînon invisible, interprète fantasque des musiques de l'un pour les danses de l'autre, la créatrice d'une atmosphère unique, à laquelle Bagouet est depuis toujours secrètement fidèle, cet accordéon poétique, populaire et raffiné, qui trouve une adéquation rare avec le texte de Bove, et qu'elle sert idéalement.

Huit danseurs aux corps zélés, aux sensibilités légères, à l'intelligence complice

Enfin, alliés miraculeusement naturels, il y a les danseurs, huit danseurs aux corps zélés, aux sensibilités légères, à l'intelligence complice, au nombre desquels Bagouet lui-même, qui, revenant à la scène, apporte, face à ses jeunes danseurs athlétiques, une qualité de présence puisée dans sa vulnérabilité même. Pour un peu, on le prendrait pour cet *Aftalion, Alexandre*, ce personnage qui donne son nom au récit dans lequel **meublé sommairement** a puisé son titre, et dont il est la parfaite métaphore.

Le récit n'existe qu'entrelacé à la danse

Pourtant, rien n'est plus étranger aux intentions du chorégraphe que le désir d'anecdote ou d'illustration. Et si la danse et la parole entretiennent un dialogue, c'est à un autre niveau qu'il se situe. De même, si Nelly Borgeaud est livrée, et avec elle le spectateur, au plaisir du récit, celui-ci n'existe qu'entrelacé à la danse, qui tantôt le souligne, tantôt s'y oppose, tantôt va son chemin, peu soucieuse de ses péripéties. Tout au plus, les états d'âme, les caractéristiques de chacun des personnages, Alexandre, le douloureux rêveur, Louise, la jeune fille qu'il rencontre un jour, ou Nicolas, l'enfant qu'ils auront plus tard, sont-ils exprimés par tel ou tel danseur. Mais la rencontre reste fortuite, un peu comme la musique de John Cage avec la danse de Cunningham.

La comédienne en est comme le joker, perdue dans la masse mouvante des danseurs

La comédienne est là, qui agit et regarde. Parfois elle marche, seule, parfois elle s'assoit auprès des danseurs, parfois elle est parmi eux, veillée par tous ces corps qui forment haie, comme pour protéger ou exalter son discours. Parfois aussi elle s'accroupit ou se pose à terre, veillant à son tour sur leur travail au sol ou sur leurs petits pas. Ou encore, debout, immobile, elle est le témoin des désordres d'une danseuse en proie au désarroi qu'elle a elle-même créé. Et les identités se redistribuent tout au long du spectacle, dans l'inquiétude ou dans la rémission passagère. Et la comédienne en est comme le joker, perdue dans la masse mouvante des danseurs.

C'est précisément la qualité du combat qui fait la beauté du spectacle

Et le texte triomphe, comme si, après l'expérience du **saut de l'ange** et la mise en péril de la danse par un plasticien, Bagouet voulait encore une fois déstabiliser ce qui fait la matière même du spectacle chorégraphique, en le confrontant à des ennemis intimes, sournoisement antagonistes, auxquels il s'agit de résister coûte que coûte. Et c'est précisément la qualité du combat qui fait la beauté du spectacle. Une danse plus délicate que jamais, douce et lisse, ne craignant pas de se citer ni de jouer la discordance, ironique, séductrice, éloquente, allusive, faite de rien, quelques danses de salon, chachacha, rumba, tango virtuose ou ballade discrète, échappées de cabri ou légers frappements de corps sur le sol, une technique subtile et néanmoins souveraine. Des costumes pertinents, taillés par Dominique Fabrègue dans l'intention même du texte et dans son époque. Le tout nimbé de demi-teintes et de tristesse, avec un rien d'allusion discrète à un Kursaal surgi des années d'avant-guerre. Ainsi le temps passe, ainsi Alexandre s'abandonne à son

propre malheur. Ainsi la danse s'éteint. Elle a touché à Bove, et Bove l'a touchée.

chantal aubry, *programme de meublé sommairement*, paris, théâtre de la ville - juin 1990.